Le temps des jouets ou l'enfance de l'art
A propos d'un portrait anglais du 19e siècle

Il en va de l'iconographie enfantine comme des témoins matériels de l'histoire : ils constituent des traces qui ont pour particularité d'avoir longtemps émané des classes aisées exclusivement. Avant l'arrivée de la photographie, la commande d'un portrait individuel ou de groupe requiert en effet des moyens conséquents.

Pour autant, les fortunes de la peinture de genre, quoique placée bas dans la hiérarchie artistique, permettront l'émergence d'une iconographie de l'enfant non limitée aux classes bourgeoises et aristocratiques, mais qui va emprunter aux cercles les plus modestes de la société. Ainsi dans des œuvres de Breughel l'Ancien (*Les jeux d'enfants,* 1560, Kunsthistorisches Museum Wien), Ribera (*Le pied bot,* 1642, Louvre), Murillo (*Le jeune mendiant*, 1645-50, Louvre), Chardin (*La Blanchisseuse,* 1737, Hermitage) et, en Angleterre, William Hogarth.

Rien de tel dans le portrait d'un jeune Anglais entré avec d'autres œuvres - dont une belle *Conversation piece* de Barthélémy Guillibaud - en 1963 au Musée historique Lausanne à la faveur du legs de Jeanne de Cerjat. Le dessin montre un garçon tenant un arc et un fouet, des flèches et un cerceau à ses pieds. Si elle peine à masquer certaines faiblesses, l'œuvre n'en est pas moins remarquablement intéressante, à plusieurs titres.

Harriet Cartwright Dobbs
Portrait d'un jeune garçon
crayon et aquarelle sur papier, vers 1830, MHL

Joshua Reynolds
Collina (Lady Gertrude Fitzpatrick)
huile sur toile, 1779, Columbus Museum of Art

On y lit en creux l'influence du célèbre portrait de Lady Gertrude Fitzpatrick, intitulé *Collina,* peint en 1779 par Joshua Reynolds, qui connut par l'estampe une fortune considérable. Moins dépouillé que le tableau de Reynolds - dans ses *Discours,* le peintre anglais défend un art du portrait débarrassé du vérisme -, plus naïvement animé, moins interpellant, le dessin d'Harriet Cartwright se donne à voir comme un document illustrant quelques unes des pratiques sportives et ludiques d'un jeune homme dans l'Angleterre de la première moitié du XIXe siècle.

Dans les pays germaniques et en Grande-Bretagne en particulier, le tir à l'arc fait l'objet depuis le Moyen Age de compétitions qui permettent aux participants de se mesurer tout en mettant en valeur leurs qualités physiques et guerrières. Bien que supplantée par l'escrime puis par les armes à feu, l'archerie demeure une pratique socialement distinctive, longtemps réservée aux membres de la noblesse, qui dispose de temps libre et des moyens de l'occuper, même s'ils s'entraîneront désormais moins pour se préparer à la guerre que pour se maintenir en forme. En effet, certains exercices physiques indissociables de l'idéal chevaleresque et courtois, prônés par médecins et philosophes depuis l'Antiquité, font, dès le XVIe siècle l'objet de traités, italiens en particuliers : *Trattato del giuoco della palla* (Venezia, 1555), *De Arte gymnastica* (Venezia, 1569), *Trois dialogues de l'exercice de sauter et de voltiger en l'air* (Paris, 1599). Préparation à la vie militaire et de cour, apprentissage de la maîtrise de soi et de l'endurance, ils sont aussi destinés aux enfants et, de surcroît, compatibles avec le principe religieux qui veut qu'un loisir doit être exempt de tentations tout en étant productif et éducatif. Pionnière en la matière, l'Angleterre donne le « la » et consacre au XVIIIe siècle la « "sportification" des passe-temps »[1].

Largement pratiqués dès l'enfance par l'aristocratie et la *gentry,* ces loisirs auraient eu des bénéfices inattendus, jusque sur les champs de bataille, puisque d'après Arthur Wellesley, 1er Duc de Wellington et vainqueur de Napoléon, « Waterloo a été gagnée sur les terrains de jeu d'Eton ».

Dans une perspective plus spécifiquement helvétique, voire lausannoise, relevons qu'un des médecins ayant joué un rôle clé dans la diffusion des principes préventifs et hygiénistes par le biais de l'activité physique n'est autre que le très célèbre Auguste Tissot, lequel soutint dans l'*Essai sur les maladies des gens du monde,* publié à Lausanne en 1771, que « l'homme du monde est la victime de tous les maux que l'inaction entraîne » (p. 32). Du côté de Genève, son confrère Théodore Tronchin se fait le promoteur de la marche (« tronchiner » devient dans la seconde moitié du XVIIIe siècle synonyme de promenade), des bains froids et des régimes frugaux. Enfin, en toile de fond, la figure de Jean-Jacques Rousseau, dont l'influence considérable dans l'Europe des Lumières contribue d'une part à valoriser le jeu et l'éducation physique et, d'autre part, à consacrer la spécificité de l'enfant par le biais de la reconnaissance de ses expériences sensibles (*Emile ou de l'éducation,* Paris, 1762).

Dans *L'Enfant au toton*, un des plus fameux exemples ressortissant au genre du portrait enfantin, Chardin se pose en précurseur des théories rousseauistes. Montrant un enfant absorbé dans la contemplation d'une toupie, il reprend les codes iconographiques des portraits d'adultes en plaçant outre le jouet, des livres et des instruments d'écriture… qui, plus que des attributs, fonctionnent comme les marqueurs d'une véritable filiation intellectuelle.

Jacques-Siméon Chardin
L'enfant au toton
huile sur toile, 1738, Musée du Louvre

Benjamin-Samuel Bolomey
Portrait d'un jeune patricien
huile sur toile, vers 1800, Musée cantonal des beaux-arts, Lausanne
Photo J.-Cl. Ducret

Et pour revenir au dessin du Musée historique Lausanne, notons qu'y sont représentés les accessoires de ces jeux prônés depuis l'Antiquité (reconnu pour ses bienfaits physiques, le cerceau est pratiqué à Sparte comme à Rome), jouets d'un jeune garçon bien mis, dont la bonne mine témoigne des bénéfices qu'il retire de ses passe-temps. A l'instar du *Jeune patricien,* d'une trentaine d'années antérieur, du Lausannois Bolomey, sa posture et ses attributs, empruntant au vocabulaire du portrait d'apparat, sont comme la mise en abyme d'un destin forcément remarquable.

Laurent Golay
10 janvier 2019

[1] Norbert Helias, Eric Dunning, *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*, Paris, 1998, p. 236, note 57